

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1939)
Heft: 113

Artikel: La prière : harmoniques spinoziennes
Autor: Junod, Robert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PRIÈRE

HARMONIQUES SPINOZIENNES

Adultes, prêtons attention à ces enfants qui descendent certains chemins de campagne ou certaines rues citadines, le dimanche, environ midi. Ils viennent de l'église, qui presque en tout pays du monde est située sur un haut lieu. A la main, un catéchisme ou un recueil de cantiques. En bande ou solitaires, gais ou tranquilles d'apparence, ils rapportent tous à la maison une inquiétude. « Nous terminerons par la prière », a dit, en se levant, la monitrice. Tout le peuple enfantin s'est dressé, se bousculant un peu. « O Seigneur, répands sur nous, petits et grands, ta grâce... » Pendant que s'exhalait la voix douce ou sévère, des appels venaient du dehors, qui se mêlaient au cours de la prière et le rendaient moins pur : roucoulements de pigeons, cris des autres enfants qui sont restés à s'amuser dans le voisinage et qui même, les impies, jouent aux billes sur les dalles du porche. Mais qu'importent les distractions. Elles sont impuissantes à effacer de la mémoire cette cérémonie surnaturelle qui consiste à parler tout haut à un grand absent, Seigneur invisible de toutes les choses visibles. Certes, il est bon de retrouver, à la sortie, la route qui conduit à la maison et aux jours de la semaine, où le visible règne en maître exclusif. Mais comment oublier cette mystérieuse image de la vieille demoiselle exaltée, debout, tête levée, parlant toute seule, au milieu du cercle des petits crânes inclinés.

Ainsi commence une méditation sinueuse, avec détentes et reprises, longues éclipses, métamorphoses, et qui dure toute la vie. Notre vie n'est-elle pas tout autre chose que le développement de notre corps

physique : la piste suivie par un enfant qui cherche à éclairer une énigme et qui sent mûrir lentement en lui la solution. Toute réflexion prend sa source dans l'enfance, et c'est encore un enfant en nous qui réclame la réponse à son interrogation d'autrefois.

Que Spinoza, dont le nom, admiré ou haï, évoque à tort pour tous l'image d'un sévère ascète enfermé en sa chambre d'étude, ait pourtant été un de ces petits enfants qui rentrent de l'église ou de la synagogue, moitié graves moitié riants, cela ne fait pas de doute. Essayons de retrouver à travers ses écrits le fil de sa méditation et la réponse qu'il a donnée à l'inquiétude des jeunes années de sa vie. Essayons, non pour l'amour de Spinoza seul, mais pour l'amour de nous et de lui, ensemble, car les voies des hommes se rencontrent et l'itinéraire suivi par l'un peut servir aux autres.

Ce que l'on est convenu d'appeler le système d'un philosophe est toujours extrêmement simple, mais cette simplicité ne transparaît qu'à travers une œuvre très complexe, hérissée de difficultés qui, d'ailleurs, ne se résolvent pas toutes. « Tout ce qui est beau est difficile autant que rare », lit-on à la dernière ligne de l'*Ethique*. De même ce qui est simple.

Opposons tout d'abord deux termes : le visible et l'invisible. L'enfant est distrait dans sa prière par les sollicitations du monde extérieur : le rayon de soleil, par exemple, qui transperce le vitrail de la fenêtre. Alors que le visible est périssable et que tout phénomène sensible est aussi bien une disparition qu'une apparition, l'invisible, lui, n'apparaît pas : de là son éternité. Si Dieu se présentait à nos yeux de chair, il ne serait pas Dieu. Et pourtant, la distance qui sépare la créature périssable de l'éternel n'est pas infranchissable. C'est une question de sens ou de direction. On ne peut aller du visible à l'invisible, car le second n'est pas impliqué dans le premier. Mais ce chemin inverse qui va de l'invisible au visible, non seulement il est possible de le parcourir, mais il *doit* être parcouru. En géométrie on ne peut conclure un principe à partir d'une conséquence, mais on doit, le principe étant posé, en mettre au jour le contenu. Une chose s'avère périssable quand on l'arrache à son milieu, qu'on la perçoit isolée, détachée de son contexte, et que l'on tente, bien en vain, de lui conférer l'autonomie. Au contraire, dès qu'on la conçoit dans son rapport d'inhérence avec un être éternel, elle est du coup gratifiée et comme inondée d'un pouvoir d'éternité. L'invisible engendre le

visible et, en même temps, le garde en son sein parce qu'il lui communique son essence. L'enfant ne saisit pas la parenté qui unit l'un à l'autre ; c'est pourquoi le rayon de soleil lui semble étranger à sa méditation. Un jour il comprendra que sans se dénaturer Dieu se manifeste dans sa création. Il verra le visible dans l'invisible et par lui. C'est dire que les termes qui s'opposaient ont secrètement changé de valeur, comme deux objets que l'on fait lentement tourner sur eux-mêmes et qui finissent par s'emboîter. Le *visible-dans-l'invisible*, voilà le nouveau terme qui contient à la fois les deux anciens et leur rapport. La dualité apparente des choses est résolue en leur unité foncière. Ou plutôt semble l'être, car un problème qui avait été passé sous silence va remettre en question, sous la forme d'une nouvelle dualité, la solution précédente : le problème de l'être et du connaître.

Supposons qu'il soit permis, en dissociant ces termes, de les envisager indépendamment l'un de l'autre. Cela fait, examinons de près le monde de la connaissance. Nous découvrirons qu'il n'est pas homogène. Dans la pensée, les idées claires tranchent sur les préjugés et les sentiments. A l'analyse, on découvrira qu'il y a trois manières de connaître : sentir, raisonner, comprendre d'une seule vue, c'est-à-dire intuitivement. Or, le rapport que nous avons établi entre le visible et l'invisible est exactement le même que celui qui unit la connaissance sensible à l'intuitive. Isolée et prise en elle-même, la première n'a aucune consistance. Elle n'est réhabilitée qu'à condition de devenir un effet de la seconde, qui est sa cause immanente.

Le deuxième degré indique cette relation. Raisonner consiste à faire apparaître une à une les conséquences inhérentes à un principe. La sensation est improductive ; l'intuition, au contraire, est riche en développements infinis. Il n'y a, en dehors d'elle, pas d'autre connaissance valable. Or, et nous rejoignons ici le plan de l'être, elle est une connaissance réflexive, une connaissance de soi. Cette dernière expression ne peut avoir qu'un sens : connaître, c'est être. Il suffit donc de presser la notion de connaissance pour en faire jaillir la notion d'être. Une seconde fois, deux termes antagonistes se sont résorbés en s'identifiant. La prière, sous ce jour nouveau, prend une signification inattendue. Elle devient la prise de conscience de l'être par lui-même.

Une première expérience nous a fait comprendre que le monde visible tout entier se fond dans cet invisible avec lequel l'âme dialo-

gue. En approfondissant la nature de ce dialogue nous découvrons que l'âme s'y parle à elle-même. Ce serait mourir, pour l'âme, que d'échapper à cette communion surnaturelle, par laquelle, en brûlant, elle devient diaphane comme l'émail porté au blanc dans l'incandescence. Mieux : le feu qui brûle l'individu dans l'oraison intime transforme l'opacité de son être en pure transparence. L'âme devient son propre miroir. Elle est amenée à ce degré de fusion où, ne s'appartenant plus, elle n'est que matière docile et malléable au sein de l'embrasement universel. Le don de sa propre personne, Spinoza l'a fait, et son œuvre philosophique le relate.

Laissons-le maintenant décrire en son langage le chemin qu'il a suivi, et dont nous avons voulu d'abord, pour le rendre plus accessible, tracer une esquisse.

* * *

« L'expérience m'avait appris que toutes les occurrences les plus fréquentes de la vie ordinaire sont vaines et futiles ; je voyais qu'aucune des choses, qui étaient pour moi cause ou objet de crainte, ne contient rien en soi de bon ni de mauvais, si ce n'est à proportion du mouvement qu'elle excite dans l'âme : je résolus enfin de chercher s'il existait quelque objet qui fût un bien véritable, capable de se communiquer, et par quoi l'âme, renonçant à tout autre, pût être affectée uniquement, un bien dont la découverte et la possession eussent pour fruit une éternité de joie continue et souveraine. » (1)

Les biens futiles sont ceux qui n'ont pas de valeur en eux-mêmes. Le bien véritable se suffit. C'est pourquoi il y a deux sortes d'objets, et deux sortes seulement, comme il y a deux sortes de biens à posséder.

« Tout ce qui est, est ou bien en soi, ou bien en autre chose » (2). Et ils soutiennent, ces objets, un rapport précis : ceux qui ne sont pas en eux-mêmes sont dans les autres et sont conçus par eux. Ainsi, entre l'être *in se* et l'être *in alio* la balance n'est pas égale, comme elle le serait entre deux puissances équivalentes. Un rapport d'inhérence les lie, mais non pas d'inhérence réciproque. Le premier enveloppe de toute part le second ; le principe de leur union se trouve dans la notion de cause immanente : « Au sens où Dieu est dit cause de soi, il doit être dit aussi cause de toutes choses » (3).

(1) *Réforme de l'Entendement*, § 1. — (2) *Éthique* I, Axiome 1. — (3) *Éthique* I, 25 Scol.

En effet, on ne comprend rien à la substance si l'on méconnaît sa productivité, qui consiste à se créer soi-même et, ce faisant, à créer toutes choses : « Il nous est aussi impossible de concevoir Dieu comme n'agissant pas que comme n'étant pas » ⁽¹⁾. Et comme cette action est nécessaire, c'est-à-dire libre et non contrainte, « de la nécessité de la nature divine doivent suivre en une infinité de modes une infinité de choses, c'est-à-dire tout ce qui peut tomber sous un entendement infini » ⁽²⁾.

Et parmi ces choses, l'âme humaine. Elle ne peut être qu'« une partie de l'entendement infini de Dieu » ⁽³⁾. Peut-on concevoir communion plus étroite que cette participation ?

Hors d'elle, le mode, c'est-à-dire l'âme humaine et avec elle tout ce qui n'a pas d'existence en soi, tout le monde de la création visible (la nature naturée), n'est que néant.

Ordonnée à Dieu, la créature vit, de la vie même de son créateur. Distinguons donc du mode séparé, le mode soumis et intégré à la substance.

Ces trois notions, nous allons les retrouver transposées dans la théorie spinozienne de la connaissance. Il y a trois sortes de connaissances : l'imaginative, la rationnelle, l'intuitive.

« Nous avons nombre de perceptions et formons des notions générales tirant leur origine :

1. des objets singuliers qui nous sont représentés par les sens d'une manière tronquée, confuse et sans ordre pour l'entendement ; pour cette raison j'ai accoutumé d'appeler de telles perceptions connaissance par expérience vague ;

2. des signes, par exemple de ce que, entendant ou lisant certains mots, nous nous rappelons des choses et en formons des idées semblables à celles par lesquelles nous imaginons les choses. J'appellerai par la suite l'un et l'autre modes de considérer : connaissance du premier genre, Opinion ou Imagination ;

3. enfin, de ce que nous avons des notions communes et des idées adéquates des propriétés des choses, j'appellerai ce mode : Raison et Connaissance du deuxième genre. Outre ces deux genres de connaissance, il y en a encore un troisième, que nous appellerons Science intuitive. Et ce genre de connaissance procède de l'idée adéquate de

(1) *Éthique* II, 3 Scol. — (2) *Éthique* I, 16. — (3) *Éthique* II, 11 Corol.

l'essence formelle de certains attributs de Dieu à la connaissance adéquate de l'essence des choses. » (1)

La connaissance authentique consiste donc à abandonner ce mode séparé, « tronqué », qu'est la donnée des sens, et à procéder de l'idée de Dieu à l'idée des choses particulières. La pensée est admirable, non pas à cause de son « cheminement » souterrain et tortueux, mais par son imposante et souveraine procession, en un mot par son caractère déductif. La déduction tire du principe ou plutôt lit dans le principe les conséquences qui y sont incluses et qui demeurent en lui. Cette méthode est aussi celle de la nature. Le livre de la pensée et le livre de la nature se reflètent l'un l'autre de telle sorte que l'on voit se développer parallèlement la chaîne des « essences formelles » ou objets de la nature et celle des « essences objectives » ou idées de ces objets. Le plan de l'être et celui du connaître ont été dissociés. Mais à chaque être de la nature doit correspondre son idée adéquate. Or tous les êtres de la nature sont des modes qui doivent être rattachés à la substance qui les enveloppe. Ainsi se forme une chaîne ininterrompue qui lie les modes entre eux, à l'infini, et tous à la substance ; et les modes ne sont liés entre eux que parce qu'ils proviennent tous également de la substance. Or ce qui existe sur le plan de l'être se retrouve sur celui de la pensée : les idées sont liées entre elles et forment une chaîne qui remonte à l'idée de Dieu. Une idée n'est pas « quelque chose de muet comme une peinture sur un panneau », mais « l'acte même de connaître » (2). L'idée souveraine, celle de Dieu, engendre l'infinité des idées vraies. Le texte capital qui va suivre fait surtout ressortir la génération des idées et comme quoi un entendement sain ou « réformé » détient par participation à l'entendement divin un véritable pouvoir créateur.

« S'il existait dans la Nature quelque chose qui n'eût aucun commerce avec d'autres choses, à supposer qu'il y ait de cette chose une essence objective [c'est-à-dire une idée] s'accordant en tout avec son essence formelle [c'est-à-dire son objet], elle aussi n'aurait aucun commerce avec d'autres idées, c'est-à-dire que nous n'en pourrions rien conclure. Au contraire les choses ayant commerce avec d'autres, comme toutes celles qui existent dans la Nature, seront connues et leurs essences objectives [leurs idées] auront entre elles le même commerce, c'est-à-dire que d'autres idées s'en déduiront, lesquelles auront

(1) *Ethique* II, 40 Scol. 2. — (2) *Ethique* II, 43 Scol.

à leur tour commerce avec d'autres et ainsi croîtront de nouveaux instruments pour aller plus avant... Il suit clairement que d'une manière générale, pour présenter un tableau de la Nature, notre esprit doit faire sortir toutes ses idées de celle qui représente la source et l'origine de la Nature entière de façon que cette idée soit aussi la source des autres idées. » (1)

La *Réforme de l'Entendement*, qui est l'adaptation spinozienne du *Discours de la Méthode*, présente ainsi un programme qui a été réalisé dans l'*Ethique*. La forme de cet ouvrage reflète fidèlement la doctrine, qui vient d'être exposée, de l'intuition (idée de l'être le plus parfait) créatrice (déduction à partir de cette idée de toutes les autres idées). Il débute par la pétition de divers principes (axiomes, postulats, définitions) qui déroulent leurs conséquences (propositions), dont chacune, une fois démontrée, devient principe à son tour et sert d'instrument pour forger de nouvelles démonstrations. La puissance de l'*Ethique* vient de la convenance réciproque de la doctrine et de la forme dans laquelle elle est exposée. La « manière » géométrique permet en premier lieu d'avancer pas à pas avec le maximum de sûreté et d'économie, du moins apparente, car à y regarder de près l'ordre, surtout dans les derniers livres, n'est pas irréprochable. Mais surtout, elle sert à provoquer chez le lecteur une conviction qui ne fait que croître en intensité, car les théorèmes en s'accumulant ne nous apprennent rien de vraiment nouveau : ils ne font que rendre plus éclatante la vérité des principes. De sorte que les dernières pages ne disent rien d'autre que les premières, mais leur pouvoir s'est démesurément amplifié. Ainsi, le petit aria dont Bach a tiré les trente variations pour clavecin dédiées à Goldberg, passe presque inaperçu au début de l'exécution, mais lorsque la claveciniste le reprend à la fin pour clore le cycle des variations, chacune de ses notes touche à vif la sensibilité de l'auditeur qui les recueille avec une concentration religieuse. C'est dans le même recueillement que, parvenus graduellement à l'étage de la certitude absolue, nous lisons les dernières propositions de l'*Ethique*. « Dieu, en tant qu'il s'aime lui-même, aime les hommes, et conséquemment l'amour de Dieu envers les hommes et l'amour intellectuel de l'âme envers Dieu sont une seule et même chose » (2).

(1) *Réforme de l'Entendement*, § 28. — (2) *Ethique* V, 36 Corol.

De tels textes sont beaux. Il en est peu de comparables dans la littérature philosophique et religieuse. Et cependant, combien y a-t-il de lecteurs qui peuvent y reconnaître leur propre destinée. Peu, sans doute. Les natures intellectuelles capables d'être éclairées par un langage aussi abstrait et dépourvu de tout ornement sensible sont rares. Comment toucher les autres ? En méditant sur ce sujet, l'idée nous est venue de transposer l'*Ethique* et, suivant une méthode aussi peu géométrique que possible d'évoquer, par le moyen de l'image, l'aventure spirituelle d'un être qui parviendrait, après une initiation graduelle, à l'intelligence de la prière. Cet être parle. Il raconte sa révolte contre ceux qui veulent lui faire pratiquer une prière dont il ne comprend pas le sens, et comment de sa révolte même va sortir l'acceptation de l'ordre.

* * *

Ils me disaient : — Qu'est-ce qui te tourmente ? Persévère — Nous t'avons appris à joindre les mains. Tu ne peux savoir comme il était doux, autrefois, de voir ces petites paumes hésitantes se chercher avec gaucherie, et les doigts s'accrocher tout de travers. Puis avec quelle rapidité le geste s'est assoupli, pour devenir infiniment gracieux. Oui, il fallait qu'il y eût de la grâce pour qu'en quelques jours tu aies mis tant d'aisance et de naturel dans cette action qui, maintenant, te semble artificielle et forcée. Certes, naturel, tu ne l'es plus aujourd'hui, avec ce pli de refus qui te barre le front. Tête dure, raisonneur, remets-toi donc à l'école de la grâce et regarde autour de toi. Renieras-tu tout ce qu'il y a de bon en cette demeure, l'obéissance, le respect du passé, la confiance, puisque le mot de foi te fait peur ; le naturel surtout que rien ne peut remplacer ? N'as-tu pas honte d'être si laid et si raide, de n'être même pas capable de te mouvoir au milieu de la nature qui éclate de vie, comme les enfants dans leur jeu ? Espères-tu que Son Altesse la Raison te dévoilera le secret de la marche et comment on fait pour lever le bras ou pour manger ? Alors qu'il n'y a qu'à manger, marcher, courir, prier pour savoir comment on s'y prend. Mais Monsieur ne se contente pas de savourer le pain avec sa langue claquant dans son palais. Il préfère le mâcher et le remâcher en idée. Monsieur n'est nullement satisfait de l'eau, de la terre, du ciel, qui sont à sa disposition. Il veut inventer quelque chose de mieux. Ou bien, tentative méritoire, compte-t-il refaire ce

qui est déjà fait, découvrir l'Amérique après Colomb ! Tu disais hier : « Je n'accepte rien de ce que l'on me donne. Effacez ces arbres de mes yeux. Il faut que je les trouve moi-même, que je les prenne, sinon ils ne valent rien pour moi ». Mais, pauvre garçon, pourquoi ne pas prendre ce qui s'offre à toi ? Ne sois pas plus difficile que nous. Refuser une main qui se tend, c'est orgueil. Les humbles seuls savent accepter. Quand tu auras accompli ton voyage inutile, quand tu seras revenu de cette expédition que tu projettes autour de l'univers, l'humilité t'attendra. Car tu reviendras, ô notre petit d'autrefois. Tu reviendras, et nous serons toujours là, même disparus, pour te recevoir. Mais qu'il est dur de se séparer d'un fils !

Je partis.

Resté présent de corps, je fus absent désormais en esprit. Les pérégrinations de l'enfant prodigue furent moins amères à sa famille que cet exil volontaire de l'âme. Les pères, et cette mère, l'Eglise, souffrent le plus cruellement de l'indifférence des enfants, qui est le pire des éloignements.

* * *

J'avais clos les fenêtres de ma chambre, allumé la lampe. Inutile de s'arrêter plus longtemps aux discours, tendres ou moqueurs, des ancêtres ! Le monde de l'enfance et de la sujétion était englouti pour jamais. Quant à eux, me disais-je, avec leur humilité, ils ne me reverront pas. Pauvres vieillards, vrais vieillards, à ne parler que d'enfance et de souvenirs, j'aime malgré tout votre faiblesse. Vous êtes mes pères selon la chair, et c'est déjà quelque chose. Mais c'est tout. Et maintenant, qu'il vienne, le père selon l'esprit.

Il vint un soir. Tout de suite, je l'adorai. Dans un coin de ma chambre nocturne, ombre et lumière, il se tint debout. Je ne vis point son visage, et qu'importait. Sa voix seule m'était tout. Je l'écoutais avidement, penché sur le bureau d'étude. Il l'avait forgée au feu de la révolte auprès de laquelle ma mutinerie n'était que jeu. On sentait que le souffle de ce Prométhée avait balayé les Synagogues, brisé les dieux, déraciné les croix et les autels. Mais cette tempête n'était perçue que comme l'orage qui a passé par delà l'horizon : fond sombre sur lequel ressortait la clarté d'un ton calme, assuré, souverain. Oui, la beauté de cette voix venait de la profondeur que lui donnait le jeu de ses deux registres, la tranquillité s'appuyant sur l'épaule de la

violence, comme la tige vaporeuse de la lavande mêlée au grenat sombre de la giroflée. Il est des voix qui n'ont qu'une corde, celle de la tendresse, celle de la colère, ou toute autre. Elles impressionnent chacune à sa façon. Celle-ci subjuguait.

Que de nuits j'ai passé à l'écouter, empli d'une volupté sévère ! Le visiteur s'était engagé à ne pas me quitter qu'il ne m'eût rendu compte de tout. « Ensemble, telle fut sa promesse, nous retrouverons ce monde que vous avez dédaigné. Il aura acquis une valeur infinie parce que nous l'aurons compris. Ce qu'on ne comprend pas n'existe pas. » Et un éclat, un éclair de la voix rendit tout à coup sensible l'orage intérieur. « L'arbre dont vous vous détourniez, et le pain et le sel, vos plaisirs, vos douleurs et l'univers entier, si nous ne pouvons les construire par la pensée, à la seule clarté de cette lampe intérieure, en cette chambre dont les murs sont nus, ils n'existeront plus pour nous. Mais courage, nous les construirons. »

Alors il apporta des cartons emplies d'épures qu'il étendit avec soin sur la table rase. Nous partîmes du point, car il ne nous fallait rien moins que l'élément pur sans mélange ni participation d'aucune sorte. Une anesthésie profonde avait engourdi notre corps. La vue, le toucher nous avaient été dérobés. Nous ne savions plus, à tout jamais me semblait-il, claquer la langue, comme lorsqu'on a goûté la matière et qu'elle entre en nous par tous les pores de nos sens. Nous n'acceptâmes le point qu'à cette condition : qu'il fût sans saveur, sans grandeur, impalpable, invisible. Parce que les autres étaient aveugles pour lui, nous en fîmes notre soleil. Mais ce ne fut pas sans difficulté de ma part. On ne passe pas indemne d'un monde à un autre. L'ami, heureusement, était là. Sa fidélité ne se lassait pas. Il assistait avec patience aux soubresauts de ma chair qui, à son tour se révoltait, palpitante. Il avait bien connu ces révoltes, et pour tromper en moi leurs effets douloureux, il rappelait son propre passé et ses souffrances de jeune homme. Enfin, une nuit d'hiver que l'air était sec, le ciel tout entier ayant gelé et une grosse planète étant prise comme un caillou doré ou un gros cabochon dans la glace transparente de l'air, j'abandonnai la résistance. Mes sens étaient morts. Dès lors l'Idée m'habita tout entier. Nous nous penchâmes alors joyeusement sur les grandes feuilles d'architecture qui étaient demeurées vacantes. Du point, nous passâmes à la ligne, au plan, au volume. Le géomètre retenait souvent mon ardeur. « Pas trop vite. Procédons, mais avec

ordre. Nous sommes à la corde, tenant avec assurance l'une de ses extrémités. Nous ne saurions manquer l'autre bout, puisque tout se suit. Les lacunes ne sont que des ruptures accidentelles de la chaîne. Elles se réparent. Les chemins de l'esprit ne se perdent jamais. »

Ce conseil me faisait comprendre avant tout que l'esprit est un bon marcheur. Il parcourt des provinces en se fixant des étapes, dont il n'est permis de brûler aucune. Plus il avance, mieux il avance, par l'entraînement, comme la roue qui, en tournant, s'aide à tourner. Ainsi, moteur et mouvement ne restent pas indépendants l'un de l'autre. Certes, il n'y aurait pas de mouvement sans moteur, mais le moteur ne devient lui-même que par le mouvement, qui le remonte, pour ainsi dire, indéfiniment. Infatigable Pensée, tu nous entraînes, individus et sociétés, à travers les provinces du temps ! Nous voyons se dérouler les paysages de la science et des horizons nouveaux se lever, tandis que derrière nous basculent et disparaissent comme des constellations les âges révolus. Ah ! certes, tu n'es pas contemplative, ayant toujours à gagner une auberge, et puis une autre, où tu ne dormiras qu'une nuit, car il n'est point pour toi de séjour. Pour bien te comprendre, Pensée, il me faut éviter d'attarder mon regard sur les lieux que tu traverses. Le regret s'emparerait bientôt de mon âme, le souvenir mélancolique de ce qui est passé, puis viendrait la fatigue qui courbe le dos sous le poids d'un sac trop chargé de mémoire. L'exercice seul de mes muscles intellectuels, que je sens intérieurement, les yeux fermés, devrait causer ma joie toujours renouvelée et toujours la même, la pure allégresse du promeneur matinal. Mais comment goûter ce plaisir unique alors que les yeux restent ouverts et ne peuvent s'empêcher de s'arrêter ici ou là ? La science, essentiellement, est une chose qui se fait et ne cesse de se faire. Cependant elle apparaît au profane, et bien souvent au savant, comme une chose faite, qui ne doit pas dépasser telle borne du chemin. Ceux qui prévoient qu'il y aura toujours plus loin une nouvelle borne à atteindre, perdent cœur au sentiment de cette course éternelle, venant d'où ? allant où ? Je comprenais bien, pour ma part, l'illusion dont les uns et les autres étaient victimes, mais je ne savais guère comment y échapper. Une invincible force me poussait à ne voir partout que construction achevée ou en voie d'achèvement, alors que la raison me montrait qu'aucune construction ne devait jamais être couronnée. Je découvris enfin que je ne trouverais de repos qu'au sein du mouvement même. Loin d'être effrayé par la perspective d'une activité

éternellement opérante, je voulais en envisager la notion dans toute sa pureté, la goûter en elle-même. Alors que les savants, d'ordinaire, sont hypnotisés par leurs propres ouvrages, j'aspirais à surprendre l'opération, à embrasser l'acte de construire. D'une seule vue.

* * *

Alors vint le montreur d'images. A la porte, il croisa le géomètre qui s'en allait. Ils se saluèrent avec estime, mais, faut-il le dire, sans chaleur. Le nouveau venu portait aussi à la main un cartable, mais bien différent d'aspect : quelque chose comme le bagage pittoresque d'un jeune artiste qui s'en va chercher « le sujet ». Quel plaisir je sentis à en voir extraire non la feuille quadrillée couverte de traits au tire-ligne et à l'encre de Chine, mais l'aquarelle, mais l'huile, pourvoyeuses des couleurs si plaisantes aux yeux.

« Peintre et conteur, pour vous servir. Musicien aussi, quand je veux m'accompagner à la lyre ou sur la flûte. En un mot magicien. La vanité, que vous n'aurez pas de peine à déceler en ma personne, a son excuse : mes auditeurs m'ont tant encensé, pour me payer de l'ivresse que je leur versais ! Mais, qu'est le succès auprès de l'art qui me possède moi-même et qui me remplit de mille voix, m'habite de multiples présences.

Voyez mes images. J'en ai pour tous les goûts. Si la première ne vous dit rien, ne vous parle pas, feuillotez, feuillotez. Vous trouverez à coup sûr votre provende. J'ai vu sortir le géomètre des géomètres, l'arpenteur de la divinité, le plus oriental de nos métaphysiciens d'Occident. S'il m'est permis de présumer de vos dispositions, je crois qu'une fable indoue vous conviendra, par laquelle j'exprimerai à ma manière le système de votre homme. Jetez un regard, tout d'abord, sur son illustration. Un coup d'œil seulement vous tiendra lieu de tous les raisonnements du monde, pourvu qu'il soit de finesse et non de géométrie. »

J'étais amusé, intrigué un peu, vaguement dédaigneux. Je me penchai sur le tableau. Tout de suite il me saisit.

Dans une sorte de médaillon central une scène se jouait, telle qu'on la verrait, précise, menue et délicate, par le gros bout d'une lunette. Scène de la vie des champs, familière et paisible : un petit personnage, une gaule à la main, paissait une chèvre. Ils se deta-

chaient sur le vert très doux d'une colline. On distinguait la chute blanche d'un torrent. Toute cette intimité était évoquée par la technique des miniaturistes persans. Autour de cet îlot terrestre, qu'il embrasse amoureusement et couve en son sein, le bleu profond du ciel, avec les nuances dont les Chinois d'autrefois savaient teindre leurs soieries. Ciel où des nuages bleu-marine parcouraient les étendues bleu de roi. Des filaments vieil or, de grosses gouttes émeraude et rubis, des corps miroitants lui donnent l'apparence d'un vaste filet que l'on retirerait de l'eau, empli d'êtres et de vies colorées. Dans le chaos somptueux de la pêche, l'œil découvre bientôt un ordre : des constellations surgissent, dessinant leur vaste silhouette sur la nuit marine et l'on identifie avec surprise la scène de la miniature, l'Homme, l'Animal, la Colline, le Torrent, mais aussi démesurés que l'est Orion ou Pégase dans notre voûte boréale. Ainsi la même action se répète ici dans une tendre clairière de jour, là sur l'Océan nocturne.

Pendant que mes yeux admiraient l'image, le fabuliste s'était mis à conter.

— Un paysan des collines coulait ses jours innocemment avec une chèvre pour tout avoir. Il s'appelait Prâti. L'eût-on interrogé, il n'aurait pas pu dire s'il était fortuné ou non. Il vivait seulement, ignorant de lui-même. Un soir que le long du chemin il regagnait sa hutte, suivant distraitemment sa bête qu'il tenait par la queue, un sentiment violent gonfla sa poitrine et le fit s'arrêter. S'il avait pu donner un nom à cet hôte bizarre qui venait l'habiter, c'eût été celui de mépris. « Triste métier que le mien », pensait-il. Il lui semblait, tout à la fois n'être digne de rien et que rien ne fût digne de lui. Plein de dégoût et de tristesse, il éleva les yeux vers l'arbre au pied duquel il se tenait. Et voici que pour la première fois, Prâti remarqua que les feuilles en étaient jaunes ; l'une d'elles, pourrie, se détacha. Le lendemain, la chèvre se coucha et ne remua plus. Prâti creusa un grand trou près du torrent et l'enterra. Les pluies survinrent, qui durèrent des mois. Cependant Prâti se sentait encore robuste et il aurait pu aller au village pour acheter une autre bête. Mais il ne descendit pas, il monta au contraire vers la forêt, pensant que les dieux étaient offensés et qu'il fallait les implorer. Il jeûna. La colère des dieux n'en fut pas adoucie. A mesure que l'homme leur sacrifiait quelque chose de ses biens ou de sa personne, ils paraissaient plus exigeants. Parvenu à la limite du dépérissement, Prâti se résolut à offrir ce qui lui semblait plus pré-

cieux que son existence même, la vue. Mais les dieux ricanèrent, et il ne sut plus que leur donner. Il n'y avait autour de lui que le noir, que le vide, dont il occupait le centre. Le vide était une salle très vaste. De ses mains le malheureux en tâta les parois. A un angle, il sentit des fils légers, et bientôt entre ses doigts serra le corps d'une araignée ; il la jeta avec dégoût, balaya la toile et se remit à palper de ses mains levées les murs du néant qui le retenaient prisonnier. Car le vide, on le sait, est la seule prison. Quand il eut fait un tour, il retrouva le même angle ; la toile était là de nouveau et l'araignée tissait. Elle tirait de son propre corps le fil qu'elle ourdissait. Ce fut pour l'aveugle une leçon. Il ouvrit ses yeux morts sur lui-même et sentit courir une flamme sur son front, comme sur le front du Bhodisatva. Elle veillait à l'entrée de son esprit, devenu une alcôve toute bourdonnante d'activité. Des fils d'or en sortirent, qui formèrent un tissu. Il se déroula en un tapis somptueux. Prâti, doucement chantait, en remuant la tête de droite à gauche, de gauche à droite, jusqu'à ce que le tissu eut recouvert toute la demeure du vide. Les étoiles se prirent alors dans les mailles de ce filet, puis les terres avec leurs animaux et leurs plantes. Pas une créature qui échappât à la pêche de Prâti. La plus belle pièce était sans doute ce magnifique soleil qui éclairait royalement toutes choses. Mais la lune était aussi bien douce à contempler. De perdre quelqu'un de ces beaux captifs, il n'y avait nul risque. Car ils étaient tous des pensées de Prâti, et comment nos pensées pourraient-elles s'échapper de nous-mêmes ?

Prâti ne se lassait pas de contempler l'Univers, qu'il ne se lassait pas de produire. Il promenait ses regards sur toutes choses et ne les arrêtait nulle part, jusqu'au moment où il perçut un bruit très menu, si menu que le lièvre seul eût pu l'ouïr : le bruit de l'herbe broutée. Prâti abaissa ses paupières vers un point presque imperceptible du canton le plus éloigné de l'univers. Il vit au flanc d'une colline, près d'un filet d'eau argentée, un minuscule humain. Le Grand Prâti Céleste ne ressentit alors plus qu'un désir en son âme, celui de paître sa chèvre comme le petit Prâti de la terre. Et comme ses pensées étaient les choses elles-mêmes et ses désirs des exaucements, il retrouva son corps de berger et vécut désormais au sein du filet universel, d'une âme tranquille ».

Il y eut un silence. Avec une évidence éclatante, je sentais que tout l'enseignement du penseur m'était rendu par l'artiste sous une forme

nouvelle, transposé en visions. L'être en soi et l'être en autre chose n'étaient plus des abstractions, mais les personnages d'un conte cosmique. Le propos de traduire les visions en exploitant les symboles dont elles étaient toutes chaudes ne me vint pas à l'esprit. Il m'aurait paru dérisoire, car un mythe doit être saisi immédiatement ou ne l'être jamais. Et de plus il rend claire l'idée exprimée sous sa forme discursive, qu'il symbolise, et n'est pas rendue claire par elle. Enfin, l'enthousiasme dont ce récit m'avait transporté ne me poussait aucunement à revenir sur mes pas pour me livrer à une comparaison stérile avec des expériences déjà faites ; bien au contraire, il me lançait au-devant d'une expérience nouvelle.

* * *

La chambre était emplie de couleurs et de sons. Je ne regardais déjà plus la belle image, attentif seulement à l'effervescence intérieure qui ressuscitait en mon cœur toutes les images et me rendait avide de sensations réelles. A la fin, je n'y tins plus. J'éteignis la lampe, j'allai à la fenêtre et en repoussai les volets. La lumière soudaine me frappa en plein visage.

Bien que des années se fussent écoulées pendant ma solitude et que la nature eût accompli plusieurs fois son cycle de saisons, il semblait qu'une seule et longue nuit eût séparé ma révolte d'autrefois de cette journée d'été qui brusquement se révélait. Je ne pris même pas garde que le sorcier aux images avait disparu, chassé par l'éclat du jour. Comme saint Jean Baptiste il s'était effacé devant plus digne que lui. Qu'avais-je besoin de me retourner vers la chambre d'étude ? Je voyais dehors se jouer en plein air une scène dont les tableaux de l'artiste n'étaient que de pâles échos. Cette scène ne se distinguait pourtant pas de toutes celles de la vie courante. Elle courait en effet, glissait, passait comme les autres, portant les chaussures usées de l'existence journalière. Mais mon regard avait-il mué ? Mes yeux ravis ne pouvaient se détourner d'un spectacle qui autrefois m'avait paru mesquin et terne. Un brillant, un vif, un éclat faisait croire que l'on avait rajeuni et réentoilé la nature. Au lieu d'être courante, cette vie tournait vers moi un visage solennel dont les traits fermes semblaient ne plus pouvoir jamais être effacés.

Tête baissée quelqu'un cherchait sur le gazon du jardin un trou de

taupe. Non loin de l'homme rôdait un chat que des enfants guettaient. En cortège à l'horizon, des nuages avaient rebroussé chemin et avançaient péniblement, s'escaladant les uns les autres quand leur meneur s'arrêtait hésitant, et que, méditatif, il tournait avec lenteur sur lui-même ; cependant qu'en plein ciel une folle nuée se laissait emporter au vent contraire. D'un buisson, d'aigres cris s'élevèrent, au milieu d'un remue-ménage désordonné : le chat sans doute avait pris un oiseau qui piaillait sous les griffes de corne. Bientôt les fourmis seraient là, actives compagnes de la mort.

Mon âme souffrait et exultait. Les arbres tendaient leurs branches jusqu'à ma fenêtre, déléguées par la nature entière pour me confier le Signe. Les jeunes pousses du platane s'élevaient en jets drus, croissant dans leur élan les palmes bénisseuses du sapin. A leur invite, mes mains se fermèrent l'une sur l'autre, mes doigts se croisèrent. De loin, le chercheur de taupes, redressé maintenant, entrevit et comprit le geste familial.

Le geste des mains jointes dessine l'arche d'alliance qui réconcilie le moi avec la nature et l'être avec lui-même. Quelque chose a été noué. L'agrafe se referme, qui retient le manteau majestueux enveloppant toutes les créatures dans ses plis. Chaque vie, dans la prière, reprend son souffle et le ramène par l'inspiration en ce vase d'échange, rougeâtre et bouillonnant d'où se déverse ensuite la respiration torrentueuse. Toutes les haleines animées et bruisantes, brises des champs, orages, vents de l'esprit, accourent s'y perdre pour être restituées.

Le combattant, pris par le milieu du corps sous la chaîne du tank renversé, ne sait plus, dans la boue et le sang, quelle est la couleur de son parti, ni quelle langue lui apprend sa mère. Il a perdu le souvenir de son identité. Mais avec une application obstinée, pareille à celle du bon écolier, il aspire l'air doucement pour se reprendre et mourir en lui-même, entre ses propres bras, comme pour protéger une naissance qui se prépare. L'énergie qui enflammera à nouveau la vie est là, concentrée en ce filet de souffle agonisant. Rien ne l'étouffera. Terre déversée et pierres tombales pèsent moins sur lui qu'un caillou.

Mais l'occasion de la mort du corps, de ce dénouement des forces physiques n'est pas nécessaire pour faire remonter à sa source la précieuse haleine qui n'appartient à personne et qui est donnée à tous. Exhalons-la dans l'oraison. Vifs, nous y trouvons la mort, goûtant par avance la joie du mourant. Etablissons-nous avec puissance

en ce lieu d'anéantissement et de résurrection. Laissons s'échapper le rôle silencieux, parce que toute prière est ineffable. Comment reconnaître si elle est dite au nom du Christ, ou d'Allah, ou de Jupin, ou de l'ancêtre-léopard, alors qu'ayant perdu notre nom même et l'usage de la parole, nous laissons s'accomplir en nous l'acte de concentration ? Qui se permettra de fixer selon sa fantaisie ou celle de son Eglise la source de la vraie tradition, de l'orthodoxie ? Avant de se tenir à cette source, il ne peut savoir où elle est. Lorsqu'il s'y tient, le silence absolu le sépare comme une cloison de l'agitation bruyante des théologiens et des disputeurs. Il faut n'avoir jamais prié pour prétendre que la prière parle latin ou grec. Il faut n'avoir jamais prié pour prétendre que la prière, muette en son essence, ne peut déborder en paroles, latines ou grecques, en gestes et en rites. J'ai joint les mains, étant né chrétien et ayant suivi, petit enfant obéissant, la coutume d'une terre chrétienne. Si j'étais né musulman je les aurais élevées, ces mains, et j'aurais accompli les sept temps prescrits par le Coran.

J'ai joint les mains et j'ai parlé sous la poussée du choc silencieux, car toute intension s'exprime en extension. Comme il est donné à l'âme de se construire une demeure, le corps, j'ai joint les mains. C'était la vieille leçon que j'avais apprise docilement durant les années de mon enfance. Un jour, mes mains s'étaient desserrées, car j'avais décidé de ne plus parler un langage qui n'avait point de signification. Maintenant, ma langue s'est déliée à nouveau sous l'incitation du silence, et c'est en apprenant à me taire que la parole m'a été rendue.

Ainsi la famille avait repris son enfant, que la vieille coutume emportait à nouveau au fil du courant. Je me laissais aller à cette force si douce, non en désespéré, mais de bon cœur, et je riais tout seul de la malice des ancêtres. Ils s'étaient glissés en moi pour arriver à leurs fins, sachant que pour rejoindre la tradition, le chemin le plus court est de passer par la révolte. Mais cette coutume vénérée, ce n'était pas elle qui me regagnait. En adhérant à elle, je la ressuscitais. L'enfant créait à son tour la famille. Ah ! que cette rentrée triomphale sous le toit paternel me paraissait préférable à ces retours honteux dont certains me donnaient l'exemple. Ils n'avaient pas pu trouver leur nourriture en pays étranger, les fainéants ! Il avait bien fallu revenir, sous les coups de fouet de la nécessité. N'était-il pas meilleur de rentrer les bras chargés de moissons récoltées pendant le

voyage, de s'en nourrir et d'en nourrir ceux qui attendaient, appauvris par la vie sédentaire ? Le voyage de l'enfant prodigue n'a été qu'une longue conquête du monde et de lui-même.

* * *

Après quelques jours de repos, j'allai aux profondes armoires où mes souvenirs étaient déjà rangés en bel ordre domestique, et je les mis au jour pour les considérer un à un.

La vie religieuse m'apparut tout d'abord, dans la maison familiale. Elle est la tradition. La foi n'est pas autre chose que la confiance du petit enfant qui fait ce qu'il voit faire et ce qu'on lui enseigne de faire. La religion résume et régenté tous les instincts humains. « Obéissance » est inscrit au fronton des Eglises et des Temples. Le fidèle obéit à la voix pastorale qui règle les sommets de sa vie, comme le citoyen obéit à l'Etat, l'animal à sa faim. Ils sentent qu'il en est bien ainsi et ils ont la paix dans la passivité.

Au sein de cette union, le souffle de la pensée vient porter la discorde et la guerre. Pour la pensée, il n'est pas de tradition acceptée telle quelle, parce qu'il n'est pas de passivité. La Pensée est là, présente, chaque fois que, désireux de nouveauté, l'homme démonte la nature pour la remonter à sa façon. Non point acceptante, mais constructive. Pour en bien voir la démarche initiale, suivez dans les prés un garçonnet quelconque, dans les 10 à 12 ans. Vous le surprendrez, en communion avec Athéna casquée, construisant un moulin à pales au bord d'un ruisseau, ou taillant un arc, inventant de toutes pièces quelque engin inconnu jusqu'à ce jour, puéril peut-être quant à sa destination, mais génial. Mais la pensée ne s'épuise pas dans le seul domaine technique. Elle est patronne de toute théorie, de toute entreprise à quelque ordre qu'elle appartienne. De tout discours. L'Idee éclate comme un germe dans l'esprit et se développe par degrés successifs. Car la nature, ayant été démontée et analysée jusqu'en ses éléments, et, à son exemple, le langage qui est le miroir de la nature ayant été résolu en notions abstraites, la pensée assume la tâche de remonter le tout pièce à pièce, en passant d'une course sûre de l'une à l'autre. Tel est le discours. Et il suppose, en son centre, l'idée motrice. Elle engendre le discours et le suit à la fois dans ses développements, faute de quoi il s'égarerait.

C'est pourquoi l'Artiste intervient. Il n'a jamais cru, lui, qu'il était

nécessaire de démolir pour construire, pour autant du moins qu'il n'est pas un simple artisan. Et que tout artiste soit artisan, c'est-à-dire constructeur, lui aussi, importe peu. Le propre de l'artiste est de présenter simultanément l'Idée et ses développements de façon qu'elle apparaisse d'une seule vue. Dans le mythe, l'Idée apparaît à l'état de ramassement, son extension s'étant, pour ainsi dire, enroulée sur elle-même en ses propres plis et s'offrant sous l'aspect fulgurant de l'intensif pur. D'où le choc que nous procure l'œuvre d'art.

Choc moins violent pourtant que celui que nous ressentons au terme du pèlerinage, devant l'œuvre d'art suprême, la Réalité. Le pèlerin, alors, a l'impression d'être retourné sur ses pas car il retrouve le paysage de son enfance, la maison familiale. Rien n'est changé en apparence. Au vrai, tout est devenu ce que c'était autrefois. Mais, alors, il ne s'en doutait pas. L'apparence est la même, et de plus, elle est réelle. L'apparence en tant qu'apparence, nous l'appelons nature, bonne nature, car elle ne nous trompait pas. C'est pourquoi nous lui étions dociles. Maintenant elle tourne de nouveau vers nous le même visage. Mais parce que nous sommes changés intérieurement, elle aussi a changé. Elle a pris de la profondeur, comme nous, la dimension qui confère le poids et la gravité. Comment l'appellerions-nous, sinon la vraie nature, celle qui exige de nous participation et communion. Nous retrouvons en elle, transfigurés, tous les états de notre métamorphose. Elle est instinct et obéissance à soi-même. Elle est pensée et construction, mais pensée et construction de soi-même. Elle est art, mais ne prenant modèle que de soi-même. Elle se saisit elle-même dans la prière. La prière, ce recueillement de Dieu.

Genève.

Robert JUNOD.
